This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

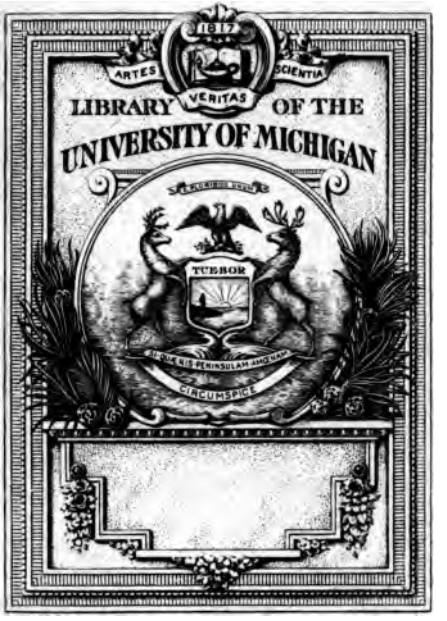
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

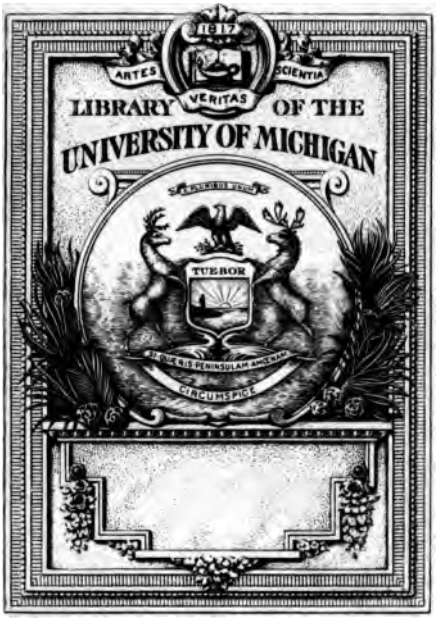
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

LES CHÂTEAUX EN ESPAGNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR M. COLLIN D'HARLEVILLE;

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, au Théatre Français, le 20 Février 1789; & à Verſailles, devant LEURS MAJESTÉS, le 26 Mars ſuivant.

Quel eſprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait Châteaux en Eſpagne ?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les Sages que les Fous.
Chacun ſonge en veillant; il n'eſt rien de plus doux.
LA FONTAINE, *Fable de la Laitière & le Pot-au-lait.*

A PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni;
Et chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal.

1790.

PERSONNAGES.

M. D'ORFEUIL. — *M. Vanhove.* / *M. Gerard.*

HENRIETTE, ſa fille. — *Mad. Petit.*

M. DE FLORVILLE, ſon futur époux. — *M. Fleury.*

M. D'ORLANGE, l'Homme aux Châteaux. — *M. Molé.*

VICTOR, ſon Valet. — *M. Dugazon.* / *M. Dazincourt.*

JUSTINE, Femme de Chambre d'Henriette. — *Mlle Joly.*

FRANÇOIS, Valet de M. d'Orfeuil. — *M. de la Rochelle.*

OLIVIER, autre Laquais. — *M. Marchand.*

La Scène eſt au Château de M. d'Orfeuil, à quelques lieues de Moulins en Bourbonnais.

PQ
1971
.C3
C6

Dram. Fd. Rom. Dept.
4-24-32

LES CHÂTEAUX EN ESPAGNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente, pendant toute la Pièce, une Salle du Château.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, JUSTINE.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

MON père ne vient point.

JUSTINE.

Il ne tardera guères.
Il avait à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je crains...

JUSTINE.

Que craignez-vous?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je ne ſais... Mais ces bois.
La nuit...

JUSTINE.

Bon! bon! Monſieur eſt ſuivi de François.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Et, dis-moi, que feraient deux hommes ſeuls ſans armes
Mon père devrait bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard...

JUSTINE.

Oui, ſur-tout lorſqu'on l'attend,
Pour nous tranquilliſer ſur un point important.
Tenez, Mademoiſelle, en bonne conſcience,
La peur ſert de prétexte à votre impatience.
Pourquoi Monſieur eſt-il de la ſorte attendu?
C'eſt qu'au retour il doit parler du Prétendu;
C'eſt qu'il doit apporter des lettres d'Abbeville
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

On dirait que vraiment je ne penſe qu'à lui!

JUSTINE.

Mais... nous n'avons parlé d'autre choſe aujourd'hui;

Sujet inépuiſable, &, depuis ſix ſemaines,
Encore neuf !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

C'eſt toi qui toujours le ramènes.

JUSTINE.

Je le ramène, moi, pour vous faire plaiſir :
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le ſaiſir...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Hé bien ! je te l'avoue, oui, ma chère Juſtine,
Il me tarde de voir celui qu'on me deſtine.

JUSTINE.

Rien n'eſt plus naturel. Moi-même, en vérité,
J'ai, ſur ce point, beaucoup de curioſité.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant, cela ne ſe démente.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Sans doute, il ſera jeune & bien fait...

JUSTINE.

Oui, d'accord.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Noble dans ſon maintien.

JUSTINE.

Cela peut être encor.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Tiens, Juſtine, déjà je le vois qui s'avance
D'un air reſpectueux, & pourtant plein d'aiſance :
Car il ſait allier la grace & la fierté,
Et ce qui frappe en lui ſur-tout, c'eſt la bonté.
N'attends point un époux libre & trop sûr de plaire,
Qui ſe prévaut d'abord de l'aveu de mon père,
Et, ſans me conſulter, vient ſigner le contrat ;
Mais un amant ſoumis, diſcret & délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle ſi je l'aime,
Et me veut obtenir ſeulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'eſprit ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Aſſurément.
Non pas de cet eſprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légères bluettes,
Et fait pour éblouir des ſots ou des coquettes ;
Mais un eſprit ſolide, auſſi juſte que fin,
Soutenu, délicat, &... de l'eſprit enfin.
Auſſi je le pourrais diſtinguer entre mille :
Sophie, en un clin-d'œil, reconnut ſon Emile.

JUSTINE.

Hai... vous peignez d'après vos Héros de Romans.
Ces Héros, j'en conviens, ſont aimables, charmans ;
Mais pas un n'exiſta, pas un n'eſt véritable.
Le vôtre n'eſt, je crois, ni vrai, ni vraiſemblable.

Jamais on ne verra d'homme qui ſoit parfait,
Ni de femme non plus.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Qu'eſt-ce que cela fait ?
Laiſſe-moi l'eſpérance ; elle me rend heureuſe.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle eſt trop dangereuſe.
Votre époux, ſans cela, vous eût paru fort bien :
Vous l'attendez parfait ; il ne paraîtra rien.
Moi, je monte moins haut, afin de moins deſcendre ;
Et raiſonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir, avec Florville, arriver un Valet ;
Un Valet qui ſera jeune, leſte, bien fait ;
Qui m'aimera d'abord, & me plaira de même ;
Qui ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,
Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'eſt demander trop, ni demander trop peu.
Mais vous, Mademoiſelle, oh ! c'eſt une autre affaire.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras ſi c'eſt une chimère !

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond ſera votre futur :
Rabattez-en d'avance un peu, c'eſt le plus sûr.

Mais quoi, j'entends du bruit : c'eſt Monſieur.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! Juſtine !

JUSTINE.

Le cœur bat, n'eſt-ce pas ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon ! J'imagine
Qu'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mon père tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCÈNE II.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL *avec Lacroix.*

ME voici de retour ! bon ſoir, ma chère fille.
Qu'il eſt doux de revoir ſon château, ſa famille,
Tout ſon monde ! Ma foi, je ne ſuis bien qu'ici.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Votre abſence nous a paru bien longue auſſi.

JUSTINE, *malicieuſement.*

Ah ! oui ; ſi vous ſaviez ce que c'eſt que l'attente !
Nous ſoupirions !...

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *vivement.*

Comment ſe porte donc ma tante ?

M. D'ORFEUIL.

Aſſez bien : elle m'a chargé de t'embraſſer,
Ma fille ; & c'eſt par-là que je veux commencer.
(*Il l'embraſſe*).
J'ai fort heureuſement fini la grande affaire.
J'ai, d'avance, arrangé tout avec mon Notaire.
Je te donne à préſent la moitié de mon bien....

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Epargnez-moi, de grace, & changeons d'entretien.
Mon père,... avez-vous ?...

M. D'ORFEUIL.

Quoi ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles ?

M. D'ORFEUIL, *feignant de ne pas comprendre.*

Des nouvelles ? ah ! oui.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vraiment ? Quelles ſont-elles ?

M. D'ORFEUIL, *de même.*

Le Grand-Seigneur...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

C'eſt bien de cela qu'il s'agit!

M. D'ORFEUIL.

Un Courier de Berlin nous arrive, & l'on dit...

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive ou qu'il parte;
Et nous ne connoiſſons qu'un pays ſur la Carte;
C'eſt Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah! ah! j'en reçois aujourd'hui
Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc!

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mon père,... eſt-ce... de lui?

M. D'ORFEUIL.

C'eſt l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te ſurprendre:
Dès demain, en ces lieux, Florville peut ſe rendre.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous ne le diſiez pas: vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon!
Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaiſant... Mais non;

Il ſerait plus prudent de t'en faire un myſtère.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pourquoi ?

M. D'ORFEUIL.

C'eſt que jamais tu ne ſçauras te taire.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaiſe opinion !
Mon père, ſoyez sûr de ma diſcrétion.

M. D'ORFEUIL.

Eh ! mon Dieu ! nous ſavons ce que c'eſt qu'une fille:
Et Juſtine, d'ailleurs, qui babille, babille !

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *à demi-voix.*

Pour Juſtine, on pourrait l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh ! non, je ſuis auſſi curieuſe que vous,
Et tout auſſi prudente, au moins, je vous proteſte :
Ainſi je prétends bien tout entendre, & je reſte.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mon père, en vérité, vous êtes bien diſcret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettiez de garder le ſecret !...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh ! je vous le promets.

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La choſe eſt, voyez-vous, d'une importance extrême.
Tenez.

(*Il tire une lettre de ſa poche, & lit*).

» Mon vieux ami... «

(*Il s'interrompt*).

Que ce titre m'eſt cher !
Auſſi notre amitié ne date pas d'hier :
Je le connus...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous ſuivions le fil... ?

M. D'ORFEUIL.

Ah ! oui.

(*Il continue de lire*).

» D'hier matin,
» Notre jeune homme eſt en chemin,
» Et de près il ſuivra ma lettre.
» Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un deſſein,
» Aſſez bizarre, au fond, s'il faut ne vous rien taire.
» De ſa future il déſire, entre nous,
» Obſerver à loiſir l'humeur, le caractère.
» Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous,

» En ſimple voyageur, avec l'air du myſtère,
» Et non comme futur époux «.

JUSTINE.

Plaiſante idée !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh mais !... elle ſemble promettre...
Je ne ſais quoi...

M. D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous ſuivions le fil ?...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! j'ai tort, en effet.

M. D'ORFEUIL, *continue de lire.*

» Je ſuis loin d'approuver un ſemblable projet.
» Mais j'ai cru cependant devoir vous en inſtruire :
» Car, prenant mon neveu pour un ſimple étranger,
» Vous pourriez, ſinon l'éconduire,
» Mon cher, au moins le négliger.
» Embraſſez bien pour moi votre charmante fille.
» Je ſuivrais mon neveu, ſi je me portais bien.
» Adieu. Derval «.

Plus bas, on lit par apoſtille :
» Gardez mieux mon ſecret que je ne fais le ſien «.
(*A ſa fille*).
Hé bien ! voilà le tour que Florville te joue !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offenſant pour moi, je vous l'avoue.

Monſieur Derval a tort de blâmer ſon neveu.
Les époux d'à préſent ſe connaiſſent ſi peu !
Le projet de Florville annonce une belle ame ;
Et qui d'avance ainſi veut connaître ſa femme,
Eſt ſans doute jaloux de faire ſon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne auſſi ce tour-là de bon cœur.
Qu'il t'obſerve de près, il en eſt bien le maître ;
Tu ne peux que gagner à te faire connaître.

JUSTINE.

Mais on n'eſt pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, ſachons tirer parti.
Il va jouer ſon rôle : hé bien, jouons le nôtre :
Paraiſſons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourrait arriver dès ce ſoir,
J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir ;
Mais ſans faire ſemblant du tout de le connaître.

JUSTINE.

Bon. J'entends des chevaux : c'eſt Florville peut-être.

SCÈNE III.

Les mêmes, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *hors d'haleine.*

MONSIEUR, votre futur eſt arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Paix donc.
Je t'avais défendu ce terme-là.

FRANÇOIS.

Pardon ;
Je l'oubliais. Enfin voici Monſieur Florville.

M. D'ORFEUIL.

Encore ! Mais ſonge bien à réformer ton ſtyle.

FRANÇOIS.

Lui-même, il ſe trahit. Tenez, il me parlait,
A moi, comme l'on parle à ſon propre Valet.

JUSTINE.

Et... ſon Valet,... eſt-il auſſi bien de figure ?

FRANÇOIS.

Eh ! mais il eſt fort bien, d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et dis-moi...

M. D'ORFEUIL.

Finiſſons. Ne vas-tu pas le voir?
Florville va monter; il faut le recevoir.

(*A François*).

Qu'il vienne.

(*François ſort*).

SCÈNE IV.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, *à ſa fille qui paraît embarraſſée.*

EH! mais, qu'as-tu?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

L'arrivée imprévue...
De Florville...

M. D'ORFEUIL.

Hé bien, quoi?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

N'étant point prévenue....

Je ſuis en négligé.

M. D'ORFEUIL.

Bon ! cela ne fait rien.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pardonnez-moi... Je vais auparavant...

M. D'ORFEUIL.

Fort bien !

Paſſer à la toilette une heure ; & je parie
Qu'au retour, tu ſeras une fois moins jolie.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je ris de tous ces riens, & m'y ſoumets pourtant.
Je vous promets, du moins, de n'être qu'un inſtant.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE V.

M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

J'AI quelque choſe encore à lui dire. Demeure.
Tu diras que je vais revenir tout à l'heure,
Que je ſuis ſorti.

JUSTINE.

Bon.

(*M. d'Orfeuil ſort.*)

SCÈNE VI.

JUSTINE, *ſeule.*

Fort bien. En tout ceci,
Je vois que je pourrai jouer mon rôle auſſi.
Ils viennent : à mon tour, je ſens le cœur me battre.
(*Elle regarde*).
A merveille. Ils ſont deux : ainſi nous ſerons quatre.

SCÈNE VII.

JUSTINE, M. D'ORLANGE, *en bottes*, VICTOR.

JUSTINE.

Monsieur, pour un moment, Monſieur vient de ſortir.
Si vous le déſirez, quelqu'un va l'avertir.

M. D'ORLANGE.

L'avertir ? point du tout. Ne dérangez perſonne ;
J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant....

VICTOR.

Ah ! vous êtes trop bonne :
Moi,

Moi, j'attendrais long-temps, ſi vous vouliez reſter.

JUSTINE, *lui rendant ſa révérence.*

Vous êtes bien poli; je ne puis m'arrêter.

(*Elle ſort*).

SCÈNE VIII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, *triomphant.*

HÉ bien?

VICTOR.

Charmant accueil! rencontre ineſpérée!
D'honneur!...

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette impoſante entrée,
Cet antique château, ces bois ſilencieux,
Dont la cime paraît ſe perdre dans les cieux;
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh! mon Dieu! ſans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grace, à la réalité,
Monſieur; elle a de quoi ſuffire, en vérité!
On ouvre... moi, j'étais tremblant comme la feuille.
Je m'avance; on ſourit, on s'empreſſe, on m'accueille:

Pour prendre les chevaux, un garçon a volé,
Et du nom de Monſieur l'on m'a même appelé:
J'entre enfin, & déjà tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le Maître de ces lieux eſt tout-à-fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ſes gens.
S'il était dur & fier, ils ſeraient inſolens.
Tel Valet, tel Maître.

VICTOR.

Oui, rien n'eſt plus véritable;
Auſſi, Monſieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

Tel Maître, tel Valet. De ma réception
Je ne puis revenir; elle eſt particulière.

M. D'ORLANGE.

Eh! mais, ſuis-je par-tout reçu d'autre manière?
Et quand on ſe préſente....

VICTOR.

Ah ! vous voilà bien fier !
Mais hier....

M. D'ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

VICTOR.

A la bonne heure; ici le haſard nous procure
Un aſile ; & demain ?

M. D'ORLANGE.

Demain ? autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon ſouper, bonne nuit;
C'eſt fort bien; mais ſachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainſi courir le monde,
Et mener une vie errante & vagabonde ?
Depuis plus de ſix ans, je voyage avec vous
De Royaume en Royaume.

M. D'ORLANGE.

Il n'eſt rien de plus doux.

VICTOR.

Mais que vous reſte-t-il enfin de vos voyages ?

M. D'ORLANGE.

Le ſouvenir....

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,

Vingt ſolides emplois, & dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négligé le certain.
Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau Don Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous balotte,
Peſtant, grondant, ſur-tout quand vous vous égarez,
Et par fois eſpérant, lorſque vous eſpérez.
Car vraiment je vous aime, & ne puis m'en défendre :
Je ris de vos projets, & j'aime à les entendre ;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais :
Je puis bien me fâcher, mais vous quitter, jamais.

M. D'ORLANGE.

Va, je ſens tout le prix d'un Serviteur fidèle ;
Tu ſeras, quelque jour, bien payé de ton zèle.

VICTOR.

Vous promettez monts d'or, & n'avez pas un ſou.

M. D'ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part.

VICTOR.

Vous ne ſavez pas où.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle....

VICTOR.

Ah ! oui, c'était un digne & galant homme ;
Qui nous faiſait paſſer tous les mois quelque ſomme.

Mais las ! depuis ſix mois, pas un petit billet :
J'aimais bien cependant ceux qu'il nous envoyait.
Il eſt peut-être mort.

M. D'ORLANGE.

Quel préſage ſiniſtre !
Il me reſte, en tout cas, la faveur du Miniſtre.
Dans les Papiers publics j'ai reconnu ſon nom :
De mon père, au Collége, il était compagnon ;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa Lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une Lettre qu'il ſigne ;
Et pour la forme....

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout d'un coup...

VICTOR.

Quatre mots ſeulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui diſent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connaiſſance.
J'ai, ſans trop me flatter, un nom, de la naiſſance :
De mes voyages j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le Droit public je ſuis aſſez inſtruit.
Demain, je pars, je vais d'une traite à Verſaille,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.

D'abord chez le Miniſtre, en courier, je deſcens ;
Et, ſans lui prodiguer un inſipide encens,
Moi, je lui dis : » Monſieur, vous trouverez peut-être
» Mon entrée un peu leſte : elle me fait connaître :
» Tel, à vos yeux, d'Orlange en ce jour vient s'offrir,
» Tel, & plus prompt encor, vous le verrez courir,
» S'il pouvait être utile à ſon Prince, à la France «.
Cet air d'empreſſement, & ſur-tout d'aſſurance,
Le frappe : nous cauſons ; il m'obſerve avec ſoin,
Et je l'entends qui dit : » Ce jeune homme ira loin «.
Dans la journée, il vaque un honorable poſte :
Mille gens l'attendaient ; & moi, qui viens en poſte,
Tout botté, je l'emporte ; & voilà mon début.
Ce n'eſt qu'un premier pas : je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin : je puis, de grade en grade,
Tout naturellement, aller à l'Ambaſſade....
Que ſais-je, enfin ?.... je puis être.... Miniſtre, un jour,
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, *perſuadé par degrés.*

Ah ! vous n'oublîrez pas, j'eſpère, mon bon Maître,
Un pauvre Serviteur....

M. D'ORLANGE.

Non ; tu dois me connaître.
Sois tranquille ; toujours tu ſeras mon ami :
Tu ſeras d'un Miniſtre un jour le Favori.

VICTOR.

Eſt-il poſſible ?

M. D'ORLANGE, *gravement.*

Mais ſoyez modeſte & ſage,
Et de votre crédit ſachez régler l'uſage.

Victor ! de mes faveurs vous n'êtes le canal
Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, *humblement.*

Ah ! croyez que jamais ce ne ſera ma faute,
Si, par haſard....

M. D'ORLANGE.

Fort bien. Revenons à notre Hôte.
Il me prend par la main, me conduit au ſallon,
Me préſente lui-même à ces Dames....

VICTOR.

Ah ! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies.
Et ces Dames, Monſieur, à coup sûr ſont jolies ?

M. D'ORLANGE.

Oh ! oui. La Demoiſelle, ou je ſuis bien trompé,
Eſt charmante, & d'honneur ! j'en ſuis d'abord frappé.
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

M. D'ORLANGE.

La mère m'interroge, & la fille m'écoute.
J'ai voyagé, Victor : j'en ai pour plus d'un ſoir.
A table, entr'elles deux on m'invite à m'aſſeoir.
Je dévore. Au deſſert, la Demoiſelle chante :
Quel goût délicieux ! & quelle voix touchante !

On me mène en un grand & bel appartement :
Je ſuis las ; je m'endors délicieuſement.
La jeune Demoiſelle a moins dormi peut-être.
On déjeûne. Victor vient avertir ſon Maître.
Je me lève.... L'on veut en vain me retenir :
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, *hors de lui.*

Reſtons, Monſieur, reſtons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCÈNE IX.

Les mêmes, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

JE rentre en ce moment : daignez me pardonner, Monſieur.

M. D'ORLANGE.

C'eſt moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

Vous ?

(*à Victor.*)

Mon ami, quelqu'un va vous faire connaître
L'appartement que doit occuper votre Maître ;

Croyez d'ailleurs qu'ici rien ne vous manquera.

VICTOR.

En vérité.... Monſieur, rien ne manque déjà.
Tout le monde, en ces lieux, ſans doute eſt trop honnête:
Le jour où l'on s'égare, eſt un vrai jour de fête.

(*Il ſort.*)

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

EN ce château, Monſieur, ſoyez le bien venu.
J'eſpère, quand de vous je ſerai mieux connu....

M. D'ORLANGE.

Je vous connais ſi bien, que je vous ferai grace
De ces remercîmens, dont un autre, en ma place....

M. D'ORFEUIL.

Des remercîmens? bon!... il ne m'en eſt point dû;
Et dans votre alentour, ſi je m'étais perdu,
Vous feriez même choſe aſſurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route ?
(*A part.*)
Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins.
L'un vraiſemblablement conduiſait à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'aſſez belle apparence.
Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence.
Je choiſis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mène à Moulins, & celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en ſais bien bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout eſt heureux pour moi... juſqu'à mon aventure
De voleurs, que je veux vous conter.

M. D'ORLANGE.

Ah ! fort bien.
(*A part.*)
J'attendais les voleurs.

M. D'ORFEUIL.

Je vois.... je ne vois rien;
Mais j'entends près de moi...

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs.

M. D'ORLANGE.

Ils accourent,

non Valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron !

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

: fîtes-vous alors ?

M. D'ORLANGE.

J'étais ſeul contre dix.

ris pourtant un ton très-ferme, & je leur dis :

leſſieurs, que me veut-on ? ma bourſe ? on peut la prendre.

agit-il de mes jours ? je ſçaurai les défendre «.

ire alors ma bourſe, & je la jette en l'air ;

ientôt je ſaiſis mes armes...

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air

r en impoſe à tous. Un moment ils ſe taiſent.

n d'eux enfin me dit : » Les braves gens nous plaiſent.

argent, nous le gardons : nous en avons beſoin ;

lais attaquer vos jours, nous en ſommes bien loin.

enez, nous vous ſervons & de guide & d'eſcorte «.

n'ont tenu parole, & juſqu'à votre porte

Ils m'ont ſuivi. Voilà ce qui m'eſt arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Le récit eſt piquant.

(*A part*).

On ne peut mieux trouvé.

(*Haut*).

Monſieur, vous m'avez l'air d'un digne & galant homme
Et... de grace, peut-on ſavoir comme on vous nomme?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monſieur d'Orlange, allons, venez.
Ma fille avec plaiſir vous verra.

M. D'ORLANGE.

Pardonnez
Si je ſuis indiſcret. Vous n'avez qu'une fille?

M. D'ORFEUIL.

Une ſeule, Monſieur; c'eſt toute ma famille,
Ma ſeule joie; auſſi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE.

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle eſt ſenſible, aimante.
Ce ſera, je l'eſpère, une femme charmante.

ne m'appartient pas, Monſieur, de la louer:
enriette eſt aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE.

ais ce ſera pour vous une peine cruelle,
›rſqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. D'ORFEUIL.

voudrais que mon gendre ici pût demeurer.
ais, s'il faut de ma fille enfin me ſéparer,
ſçaurai me réſoudre à cette perte affreuſe;
m'en conſolerai, ſi ma fille eſt heureuſe,
ſi ſon mari l'aime...

M. D'ORLANGE.

Eh quoi, vous en doutez?
:n répondrais pour lui.

M. D'ORFEUIL.

Vous me le promettez?

M. D'ORLANGE.

ſſurément.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connaître:
:nez.

M. D'ORLANGE.

Je ne ſuis pas en état de paraître.

M. D'ORFEUIL.

›n!

M. D'ORLANGE.

Pour me débotter, je demande un moment.

M. D'ORFEUIL.

vais donc vous conduire à votre appartement;

Car vous êtes chez vous, Monſieur, daignez le croire.

M. D'ORLANGE.

Monſieur ! les Anciens, dont on vante l'hiſtoire,
Rempliſſaient les devoirs de l'hoſpitalité
Avec moins de franchiſe & moins de loyauté.

M. D'ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile :
A tous les Voyageurs ici j'offre un aſile
De bon cœur : après tout, rien n'eſt plus naturel.
Parmi ces Voyageurs,... il s'en préſente... tel
Qui, de tout le paſſé, me paye avec uſure.
Etabliſſez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

Volontiers.

(*A part*).

Cet homme eſt aimable tout-à-fait.

M. D'ORFEUIL.

De mon gendre je ſuis déjà très-ſatisfait.

(*Ils ſortent enſemble*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

MAIS je ne reviens point de ma ſurpriſe extrême.
Quoi, tous les Etrangers ſont-ils reçus de même,
Mademoiſelle ?

JUSTINE.

Oh, non. Ils ne le ſont pas tous.
Tous ne ſont pas, Monſieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable ! oh, moi, je ſuis bon enfant ; mais du reſte,
Je ne me pique point.....

JUSTINE.

Vous êtes trop modeſte.

VICTOR.

Non, modeſtie à part ; c'eſt que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un, vraiment, qui ſerait attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu !

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir ſi vîte !

JUSTINE.

Bon !

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un ſouper & le gîte.
Nous les trouvons, ſans doute, excellens; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être auſſi que non.

VICTOR.

Comment cela ?

JUSTINE.

Que ſais-je ?
Le mauvais temps, la pluie, ou le vent, ou la neige...!

VICTOR.

Rien n'arrête Monſieur; & jamais nulle part
Il ne reſte deux jours : dès le matin il part.
Vous ne connaiſſez pas, je le vois bien, mon Maître.

JUSTINE.

Il eſt pourtant, je penſe, aiſé de le connaître.
C'eſt donc un Voyageur ?

VICTOR.

C'eſt un vrai Juif errant.
Il court toujours le monde; & le monde eſt bien grand.

Il

Il aime à voyager, & moi j'aime à le ſuivre :
Dès l'enfance, avec lui j'ai coutume de vivre :
Auſſi, famille, amis, pour lui j'ai tout quitté ;
Et ſur ſes pas, moi, fait pour la tranquillité,
Pour vivre avec ma femme, en mon petit ménage...

JUSTINE, *vivement.*

Vous êtes marié ?

VICTOR.

Non vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, *à part.*

Tant mieux ; j'avais bien peur.

VICTOR.

Je diſais ſeulement
Que j'étais fait pour l'être : auſſi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt ?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre Maître n'eſt point marié ?

VICTOR.

Pas encore.

Et de long-temps, je penſe, il ne ſe marita.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par-là.

VICTOR.

Vous croyez ?

JUSTINE.

Au revoir ; j'apperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de Monſieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il ſe dépêche donc : allez, dites-le lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voye aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il ferait mieux d'éviter l'entrevue ;
Et, pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.

(*Il ſort*).

JUSTINE, *le ſuivant des yeux.*

Il n'eſt pas mal.

SCÈNE II.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, JUSTINE.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

QUEL eſt celui qui te parlait ?

JUSTINE.

C'eſt mon futur, à moi.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

J'entends. C'eſt le Valet...

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le Maître.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Le Maître, en vérité, tarde bien à paraître.

JUSTINE.

S'habille, il s'arrange...

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *vivement.*

Il était comme il faut.
Qu'il ſe pare un peu moins, & qu'il vienne plus tôt.

JUSTINE.

Monſieur pouvait tantôt vous dire même choſe.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

A propos... Tu l'as vu, Juſtine...

JUSTINE.

Hé bien?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je n'oſe
T'interroger... Enfin comment le trouves-tu?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il eſt jeune & d'aimable figure.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pour le reſte déjà c'eſt un heureux augure,
Juſtine, conviens en.

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,
Mademoiſelle; il plaît dès le premier abord:
Il a l'air franc, ouvert, des manières aiſées...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mes eſpérances donc ſeront réaliſées.

JUSTINE.

Ah! doucement. Ce n'eſt qu'un indice léger:
Mais par vous même enfin vous en allez juger.

SCÈNE III.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, JUSTINE.

M. D'ORLANGE, *a ôté ſes bottes.*

Voici, Mademoiſelle, une heureuſe diſgrace.
A la nuit, au haſard, je dois bien rendre grâce.
De détours en détours m'amener juſqu'ici;
C'eſt conduire fort bien que d'égarer ainſi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, cet accident chez moi n'eſt point très-rare:
Je l'avouerai, ſouvent cela m'eſt arrivé:
Preſque toujours auſſi je m'en ſuis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être?

M. D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne ſais les chemins ni la Carte;
Mais je marche au haſard. Si la nuit me ſurprend,
Si je m'égare, hé bien, je ſuis, en m'égarant,

Sûr de voir, tôt ou tard, de loin une lumière.
Tantôt c'eſt un château, tantôt une chaumière.
Hier, je fus reçu par un bon Payſan,
A qui, par parenthèſe, avant qu'il ſoit un an,
Je prétends bien cauſer une douce ſurpriſe.
Ici, je trouve encore, avec même franchiſe,
Plus de goût, plus de grâce; & j'admire, d'honneur...!

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, Monſieur?

M. D'ORLANGE.

Ah! beaucoup. Eſt-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir au gré de ſon envie?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais... on ſe fixe enfin.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, en vérité,
De ſe fixer ici l'on ſerait bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, & ſur-tout un accueil plus aimable?
Mais je ne puis long-temps m'arrêter nulle part.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous arrivez, déjà vous parlez de départ!

M. D'ORLANGE.

N'en parlons point ce ſoir; mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

JUSTINE.

Bon! demain, vous ſerez las encore.
Mais de la ſorte enfin ſi toujours vous errez,
Jamais, en ce cas-là, vous ne vous marirez.

M. D'ORLANGE.

On ne voyage pas toujours.

JUSTINE.

Oh! non, ſans doute.
Un beau jour, par haſard, on trouve ſur ſa route...
Tel objet qui vous.... plaît, qui fait vous engager;
Et l'on ne ſonge plus alors à voyager.

M. D'ORLANGE.

Peut-être bien qu'un jour ce ſera mon hiſtoire.
Cependant je ſerais par fois tenté de croire
Que je ne ſuis point fait pour être marié.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pourquoi, Monſieur?

M. D'ORLANGE.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts; car je ſuis ennemi de la gêne,
Et l'hymen le plus doux eſt toujours une chaîne.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Cette chaîne eſt légère, & n'a rien d'effrayant.

M. D'ORLANGE.

J'aime la liberté.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes ſont charmantes,
Je le vois; mais ſouvent elles ſont... exigeantes.
Elles veulent qu'on ſoit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les ſoins, les aſſiduités:
D'un tel effort je ſens que je ſuis incapable,
Et je pourrais, par jour, être ſouvent coupable.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il faudrait bien alors ſouvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Par fois, pendant un mois, je puis me promener.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il faudrait bien encor pardonner cette abſence:
Le devoir d'une femme eſt dans la complaiſance,
Une fois prévenue...

M. D'ORLANGE.

Oh! je l'en préviendrais;
Car ſi j'étais au point d'épouſer, je voudrais

Connaître bien ma femme, être bien connu d'elle.

JUSTINE.

Ouidà !

M. D'ORLANGE.

Je lui dirais : » Tenez, Mademoiſelle...
Mais quoi, je vous ennuie.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît ;
Je prends à vos diſcours le plus vif intérêt.

JUSTINE.

(*A part*).
Moi de même. Voyons où tout ceci nous mène.

M. D'ORLANGE.

» Je n'aimerai que vous, vous le croirez ſans peine,
» (Dirais-je à ma future)...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oh ! oui, j'entends fort bien.

M. D'ORLANGE.

» Mais je ſuis né galant, tel même, j'en convien,
» Que l'on pourrait par fois me croire un peu volage.
» Toute femme jolie a droit à mon hommage :
» Trop heureux de lui plaire en tout temps, en tous lieux !
» Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux ;
» Et je croirai pouvoir, ſans inſpirer de doutes,
» Préférer une femme, & vouloir plaire à toutes «.

JUSTINE.

C'eſt tout ſimple. Sans doute auſſi, de ſon côté,
Monſieur lui laiſſerait la même liberté;
Verrait avec plaiſir, même après l'hymenée,
De mille adorateurs ſa femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup d'œil,
Et faire à tout le monde un careſſant accueil;
Aux lieux publics, au bal, à la pièce nouvelle,
Par tout aller ſans lui, puiſqu'il irait ſans elle;
Et, comme vous diſiez, fidèle à ſon époux,
Le préférer d'accord, mais vouloir plaire à tous.

M. D'ORLANGE.

Eh mais...

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudrait permettre.

M. D'ORLANGE.

C'eſt ce qu'en vérité je n'oſerais promettre.
Vous faites un portrait qui n'eſt pas ſéduiſant.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Raſſurez-vous, Monſieur. Juſtine, en s'amuſant,
A peint une coquette, & non... votre future.

JUSTINE.

Quoi! ſeriez-vous, Monſieur, jaloux par aventure?

M. D'ORLANGE.

Peut-être, un peu.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pourtant il faudrait, entre nous,
Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux,

Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D'ORLANGE.

Auſſi je le ſens bien dans le fond de mon ame;
Je ſuis fait pour l'amour, mais très-peu pour l'hymen.

JUSTINE, *à part.*

De bonne foi, du moins, il fait ſon examen.

M. D'ORLANGE.

Je dis ce que je penſe; excuſez ma franchiſe.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Moi, je vous en ſais gré, s'il faut que je le diſe.
En de tels ſentimens j'ai regret de vous voir;
Mais je ſuis très-charmée, au fond, de le ſavoir.

M. D'ORLANGE.

Laiſſons donc là l'hymen, & parlons d'autre choſe:
Auſſi bien ce ſerait s'inquiéter ſans cauſe.

SCÈNE IV.

Les mêmes, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin à part.*

HAI... mon gendre n'a point un air embarrassé.
(*Haut*).
Hé bien, mon cher Monsieur, êtes-vous délassé ?

M. D'ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu Mademoiselle.

M. D'ORFEUIL.

Pardon, si je vous ai laissé seul avec elle.

M. D'ORLANGE.

C'est, au contraire, à moi de vous remercier.
Malheur à qui pourrait ne pas apprécier
Son charmant entretien, & la grace qui brille...

M. D'ORFEUIL.

Vous me flattez, Monsieur. Il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Ah ! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon père, & j'ai grand soin d'en faire mon profit.
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure ?

J'aime les voyageurs. Ils content volontiers ;
Et moi, j'écouterais pendant des jours entiers.
Je prends, le plus ſouvent, leurs récits pour des fables ;
Car ils ont toujours vu des choſes incroyables.
Etes-vous voyageur, dans la force du mot ?

M. D'ORLANGE.

A quelque choſe près.

JUSTINE, *à part.*

Florville n'eſt point ſot.

M. D'ORFEUIL.

Contez-nous donc, Monſieur, quelque étonnante hiſtoire.

M. D'ORLANGE.

A quoi bon vous conter ? vous ne voulez rien croire, Monſieur.

M. D'ORFEUIL.

Il eſt bien vrai que je ſuis prévenu ;
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu.
Allons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, Monſieur, êtes-vous ?

M. D'ORLANGE.

De Provence.

M. D'ORFEUIL.

De Provence ? Voyez ! je ne l'aurais pas cru :
Vous n'avez point d'accent.

M. D'ORLANGE.

C'eſt que j'ai tant couru !

En voyageant, l'accent diminue & s'efface.

JUSTINE, *bas à ſa Maîtreſſe.*

Il ment fort bien.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *bas à Juſtine.*

Avec trop d'aiſance & de grace.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays ?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monſieur; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déjà parcouru preſque l'Europe entière.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe ?

JUSTINE, *à part.*

Il n'a pas vu, je gage, la frontière.

M. D'ORFEUIL.

Comment voyagez-vous ?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux & les occaſions,
Par eau comme par terre, à cheval, en voiture,
A pied même, pour mieux obſerver la Nature.

JUSTINE.

Monſieur ſemble, en effet, curieux d'obſerver.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver.
On voit bien mieux de près.

M. D'ORFEUIL.

Je vous attends à table,
Monſieur : de queſtions d'abord je vous accable.

M. D'ORLANGE.

De queſtions, Monſieur ? Ma foi je mangerai,
Je le ſens, beaucoup plus que je ne conterai.
Grace juſqu'au deſſert.

M. D'ORFEUIL.

Soit. Auſſi bien j'eſpère
Que nous nous reverrons.

M. D'ORLANGE.

Eſpérance bien chère !
J'aurais trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avais, du moins, l'eſpoir d'un prompt retour.

M. D'ORFEUIL.

J'y compte aſſurément. Auſſi bien, quand j'y penſe,
C'eſt le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, quand il faudrait ſe détourner un peu,
Cent milles de chemin ne ſont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous diſiez, c'eſt en effet la route.
Oui, dans ces lieux charmans je reviendrai ſans doute;
Mais ſouffrez que j'y mette une condition.

M. D'ORFEUIL.

Laquelle?

M. D'ORLANGE.

Eh oui, Monſieur! votre réception
Me touche, me pénètre; elle eſt & noble & franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche?

M. D'ORFEUIL.

Eh mais...

M. D'ORLANGE.

Promettez-moi d'y venir.

M. D'ORFEUIL.

En effet,
Votre invitation me flatte tout-à-fait;
Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage ferait le plus joli du monde.

M. D'ORLANGE.

Mademoiſelle... au moins, ſans trop être indiſcret,
J'oſe le croire, alors vous accompagnerait.

Mademoiſelle

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Par-tout, avec plaiſir j'accompagne mon père :
Cette partie aurait ſur-tout droit de me plaire.

M. D'ORLANGE.

Ce que vous dites-là me charme en vérité,
Mademoiſelle; moi, j'ai toujours ſouhaité,
Lorſque je me mettais pour long-temps en campagne,
Au lieu d'un compagnon, d'avoir une compagne.
On part un beau matin, ſuivi d'un Ecuyer.
Elle eſt en Amazone, ou bien en Cavalier.
Tout prend autour de vous une face nouvelle.
L'air eſt plus doux, plus pur, la Nature plus belle.
On s'arrête, on ſourit, on ſe montre des yeux
Ce qu'on voit, on en parle, enfin on le voit mieux.
Eſt-on las ? on deſcend au bord d'une fontaine;
Et dans ce doux repos on oublîrait ſans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le ſoir, toujours *incognito;*
Car c'eſt là ma manière, & je hais en voyage
Tout appareil, tout faſte & tout vain étalage.
De l'Europe, du Monde on fait ainſi le tour,
Tout en ſe promenant. Quel plaiſir, au retour,
Quand le ſoir, près du feu, on ſe rappelle enſemble
Ce qu'on a vu tel jour, en tel endroit ! Il ſemble
Qu'on le revoie encore en ſe le racontant.

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même en écoutant;

Et vos rians tableaux me font jouir d'avance
Du plaiſir que j'eſpère en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons, en effet, au point eſſentiel.
La Provence, on le ſait, eſt ſous le plus beau ciel!

M. D'ORFEUIL.

Oui. Vous avez, ſans doute, une terre fort belle?

M. D'ORLANGE, *embarraſſé.*

J'ai, très-jeune, quitté la maiſon paternelle,
Et n'en ai maintenant qu'un ſouvenir confus.
C'était un bel endroit! il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL.

Et, dites-moi, la mer eſt-elle loin?

M. D'ORLANGE.

En face,
Je m'en ſouviens fort bien, au pied de la terraſſe.
Un pareil ſouvenir ne s'efface jamais.

M. D'ORFEUIL.

C'eſt un coup-d'œil ſuperbe?

M. D'ORLANGE.

Oh! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie !

M. D'ORFEUIL.

J'ai toujours de la voir eu la plus grande envie.

M. D'ORLANGE.

Oh bien, c'eſt un plaiſir qu'avant peu vous aurez;
Et même en pleine mer vous vous promenerez.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais... j'aurais peur, je crois.

M. D'ORLANGE.

Quelle faibleſſe extrême !
Eh ! craint-on quelque choſe auprès de ce qu'on aime ?...
(*Il ſe reprend*).
Près d'un père ?

M. D'ORFEUIL.

Monſieur, il eſt temps de ſouper,
Et de ce ſoin preſſant je m'en vais m'occuper.
Voulez-vous bien venir, Monſieur... Monſieur d'Orlange ?

JUSTINE, *à part.*

Le futur a joué ſon rôle comme un Ange.

M. D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

(*A ſa fille*).

Venez. Ma fille, & toi, viens-tu ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Dans le moment;

Je vous rejoins, mon père.

M. D'ORFEUIL.

(*Bas à ſa fille*).

Allons. Il eſt charmant.

(*Il emmène d'Orlange*).

SCÈNE V.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, JUSTINE.

(*Elles ſe regardent quelque temps*).

JUSTINE.

HÉ bien, Mademoiſelle?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! ma chère Juſtine !

JUSTINE.

Plaît-il ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien.

JUSTINE.

Je crois que je devine.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur !

JUSTINE.

Le voilà.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit ?

JUSTINE.

Qui ? moi, Mademoiſelle. Oui, je vous l'ai prédit.
Auprès de ce Héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'eſt qu'un homme ordinaire.
En un mot, le premier a fait tort au ſecond.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! quelle différence !

JUSTINE.

Ecoutez donc : au fond,
Vous auriez pu décheoir encore davantage ;
Car, après tout, celui qui vous reſte en partage
Eſt aimable...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! ce mot eſt bien vague à préſent.
De ſéduiſans dehors, un babil amuſant,
Dans le monde, voilà ce qui fait l'homme aimable ;
Et Florville, à mes yeux, ſerait fort agréable,

Si Florville, pour moi, n'était qu'un étranger ;
Mais c'eſt comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans ſon époux, Juſtine, on a bien droit d'attendre
Un eſprit droit, ſolide, un cœur ſenſible & tendre ;
Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh ! tout ſon entretien.
Quelle légéreté !

JUSTINE.

C'était un badinage.
Il fallait bien ainſi jouer ſon perſonnage.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Va, va, le caractère enfin perce toujours ;
Et je le juge, moi, par ſes propres diſcours,
Comme lui, vains, légers, inconſéquens, frivoles.
Tiens, il s'eſt peint lui-même, en fort peu de paroles,
Amant fort agréable, & très-mauvais époux.

JUSTINE.

C'eſt le juger, je penſe, un peu vîte, entre nous.
Il ſe peut bien qu'ici vous vous ſoyiez trompée.
D'un beau portrait votre ame était préoccupée.
Attendez donc du moins un ſecond entretien,
Et vous verrez alors....

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

SCÈNE VI.

Les mêmes, FRANÇOIS.

JUSTINE.

QU'EST-CE?

FRANÇOIS, *à Juſtine.*

Je vous le donne à deviner en mille.
Encore un étranger qui demande un aſile.

JUSTINE.

Comment?....

FRANÇOIS.

Oh! celui-ci s'eſt perdu tout de bon.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Et vous ne ſavez pas qui ce peut être?

FRANÇOIS.

Non;
Mademoiſelle; il eſt tout-à-fait laconique.

JUSTINE.

Eh mais, en vérité, la rencontre eſt unique.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Va-t-il monter ?

FRANÇOIS.

Il eſt au bout du corridor.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon père ?

FRANÇOIS.

Pas encor.
J'y courais ; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ecoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.
Pour moi, je vais trouver mon père de ce pas,
Et je l'avertirai ; car je ne me ſens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde.
(*Elle ſort*).

SCÈNE VII.

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

EN jeunes voyageurs cette ſoirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuſe.

JUSTINE.

Un peu. Bon, le voici.
(*Elle le regarde*).
Il n'eſt pas mal, pourtant moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils ſont fort bien tous deux, & celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre eſt notre futur. Adieu.
(*Elle ſort*).

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, FRANÇOIS, un Laquais, *qui ſort après l'avoir introduit.*

FRANÇOIS.

DANS ce ſallon
Voulez-vous bien, Monſieur, attendre un inſtant ?

M. DE FLORVILLE.

Bon;

J'attends : vous avez l'air d'un ſerviteur fidèle.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à ſervir avec zèle.
De tout le monde ici mon Maître eſt adoré.
Je ſuis né près de lui : près de lui je mourrai ;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui ? Votre Maître... a-t-il des enfans ?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE.

Aimable ?

FRANÇOIS.

Oh oui. Par-tout on vante ſa beauté.
Un pauvre ſerviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt : cela me déſeſpère.

M. DE FLORVILLE.

On va la marier ?

FRANÇOIS.

Hélas ! Monſieur ſon père
Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'eſt que ſon futur époux ?

FRANÇOIS.

C'eſt un fort galant homme, & d'un mérite rare,
A ce que dit Monſieur, pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre ?

FRANÇOIS.

Oui, ſingulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Eſt-il aimé ?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas; mais, ſans être informé
De ſes ſecrets, je crois qu'une honnête perſonne
Aime d'avance aſſez le mari qu'on lui donne.
Pardon.

(*Il ſort*).

SCÈNE IX.

M. DE FLORVILLE, *ſeul.*

JE ſuis content de ce court entretien;
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un Valet dit du bien de ſon Maître:
Celui-ci pour Florville eſt loin de me connaître.
Sachons adroitement cacher notre ſecret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.

Jusqu'ici mon hymen s'était traité par lettre;
Et si j'avais voulu jusqu'au bout le permettre,
Une dernière lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur, quelconque, eût signé le contrat.
Moi, je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-père, & voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas,
Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe: si je suis content, je me déclare:
Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.
Trop heureux, en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais du voyage!

SCÈNE X.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANG

M. D'ORLANGE, *à part de loin.*

OU donc est-il? je suis curieux de le voir.
(*Haut*).
Ah! bon. C'est moi, Monsieur, qui viens vous recevoir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai l'honneur de parler probablement au Maître?...

M. D'ORLANGE.

Il est sorti.

M. DE FLORVILLE.

Je vois Monsieur son fils peut-être?...

M. D'ORLANGE.

Je ne ſuis point parent.

M. DE FLORVILLE.

Je me trompe, pardon.
Monſieur eſt, je le vois, ami de la maiſon?

M. D'ORLANGE.

Moi? point du tout: bientôt je le ſerai, ſans doute.
Je ſuis un voyageur, égaré de ſa route,
Qui, charmé de l'accueil qu'en ces lieux je reçoi,
Et que vous recevrez, ſans doute, ainſi que moi,
Viens vous féliciter.

M. DE FLORVILLE.

Monſieur!...

M. D'ORLANGE.

Je veux moi-même
Vous préſenter ici.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quel eſt ce zèle extrême?

M. D'ORLANGE.

Nous ſommes bien tombés, Monſieur, en vérité.

M. DE FLORVILLE.

Oui?

M. D'ORLANGE.

Notre hôte eſt d'un cœur! ſur-tout d'une gaîté!

Sur ma foi, vous ſerez ravi de le connaître.

M. DE FLORVILLE.

C'eſt aſſez, en un ſoir, d'un étranger peut-être.

M. D'ORLANGE.

Vous ne connaiſſez pas le Maître de ces lieux;
Je le vois.

M. DE FLORVILLE.

Vous ſemblez le connaître un peu mieux.

M. D'ORLANGE.

Qui? moi? j'arrive auſſi. Compagnons d'infortune,
La conſolation à tous deux eſt commune.

M. DE FLORVILLE.

Je ne me flatte point d'avoir le même accueil.

M. D'ORLANGE.

Comme moi vous plairez dès le premier coup-d'œil.

M. DE FLORVILLE.

A cet eſpoir flatteur, allons, je m'abandonne.

M. D'ORLANGE.

J'en réponds. Vous verrez une jeune perſonne!
C'eſt ſa fille.

M. DE FLORVILLE.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté,
Peu commune, eſt encor ſa moindre qualité.
C'eſt un air, un maintien qui d'abord vous enchante;
C'eſt dans tous ſes diſcours une grace touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois, en effet...

M. D'ORLANGE.

D'honneur! je ne ſais pas comment cela s'eſt fait.
De mon premier abord elle a paru charmée:
Par degrés... que dirai-je? elle s'eſt animée;
Elle a beaucoup d'eſprit, de ſenſibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaîté.
Quand on ſent que l'on plaît, on en eſt plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui ſerait agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.
Vous la voyez, ce ſoir, pour la première fois?

M. D'ORLANGE.

Mon Dieu, oui.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Tout ceci cache-t-il un myſtère?
(*Haut*).
Et... comptez-vous, Monſieur, ſuivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrais. Mais quoi ? je ne puis : dès demain ;
Il faudra vers Paris pourſuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain ?

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment : une raiſon très-forte
M'appelle...

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, Monſieur ?

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je puis mentir.
(*Haut*).
Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Enſemble ?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

O le charmant voyage !
Il nous paraîtra court, celui-là, je le gage ;

Henriette

Henriette fera les frais de l'entretien.
Henriette eſt le nom de la jeune...

M. DE FLORVILLE.

Ah ! fort bien.
(*A part*).
Ce Monſieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuſe aventure !
Je ſens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier.
Mais quoi, les voyageurs font bientôt connaiſſance.
Quoique notre amitié ne ſoit qu'à ſa naiſſance,
Je ſens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! Monſieur !...

M. D'ORLANGE.

C'eſt au point
Que l'amour, non l'amour, ne nous brouillerait point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez ?

M. D'ORLANGE.

J'en ſuis sûr. Ce ſerait bien dommage :
Mais ſi la même Belle obtenait notre hommage,
Et qu'elle eût prononcé; l'autre, quoiqu'à regret,
Céderait, ſans murmure, & ſe retirerait.

M. DE FLORVILLE.

L'effort ſerait cruel pour une ame ſenſible.

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, Monſieur, il n'eſt rien d'impoſſible.
D'ailleurs, aimons enſemble où nous verrons deux ſœurs
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais ſi je ſoupirais pour une fille unique,
Et que vous ſurvinſſiez...

M. D'ORLANGE.

Bon ! bon ! terreur panique !

M. DE FLORVILLE.

Je le ſuppoſe.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'eſt un point convenu,
Monſieur, que l'un de nous cède au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais...

M. D'ORLANGE.

Par exemple, ici, ſi j'aimais Henriette,
Vous ſeriez confident de ma flamme ſecrette;
Et moi, je vous rendrais même ſervice ailleurs.

SCÈNE XI.

Les mêmes, OLIVIER.

OLIVIER.

VOULEZ-VOUS bien paſſer dans le ſallon, Meſſieurs ?

M. D'ORLANGE.

Pour ſouper ?

OLIVIER.

A l'inſtant.

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Venez, je vous préſente.

M. DE FLORVILLE.

Je vous ſuis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre eſt plaiſante.
En un ſoir, ce n'eſt pas être heureux à demi :
Je trouve un doux aſile, & je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Ma foi ! ſi j'y comprends un ſeul mot, que je meure !
Serais-je donc ici venu trop tard d'une heure ?

(*Ils ſortent enſemble. Olivier les ſuit*).

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

JE n'ai pu fermer l'œil. Oui, j'en ferai l'aveu,
Ce jeune homme m'occupe & m'inquiète un peu.
Aime-t-il Henriette ? Ah ! rien n'eſt plus poſſible :
Peut-on la voir, l'entendre, & reſter inſenſible ?
Dès le premier abord, je ſens qu'elle m'a plu.
Grace, eſprit, elle a tout ; & peu s'en eſt fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclaraſſe. Une nouvelle crainte
Me retient : prenons garde à ce jeune incomnu.
Quel dommage pourtant, s'il m'avait prévenu !

SCÈNE II.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure,
Monſieur ?

M. DE FLORVILLE.

J'ai parcouru cette aimable demeure ;
Elle paraît charmante.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah ! charmante !... Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaiſent bien mieux.
Je hais ces beaux châteaux & leur vaine parure :
Non, il n'eſt rien de tel que la ſimple Nature.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Monſieur aimerait donc ce paiſible ſéjour ?

M. DE FLORVILLE.

Je le préférerais à la Ville, à la Cour.

J'aime les prés, les bois, ſur-tout la ſolitude.
Là, ſans ambition & ſans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur,
Loin d'un monde importun, & ſeul avec mon cœur,
Je ſens que, ſi j'avais une aimable compagne,
Je paſſerais ma vie au ſein de la campagne.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Dans vos ſouhaits, Monſieur, je retrouve mes goûts.
J'aime auſſi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui; mais expliquons-nous.
J'entends une retraite iſolée & profonde,
Et non celle où toujours le voiſinage abonde.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ce n'eſt pas celle-là que je veux dire auſſi,
Monſieur; & nous voyons très-peu de monde ici.

M. DE FLORVILLE, *ſeul.*

Sans doute, je le crois, puiſque vous me le dites:
Mais, en un ſoir, voilà cependant deux viſites.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont ſurpris fort agréablement,
Mais que mon père & moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la première? Eh quoi, Mademoiſelle,
Ce Monſieur... qui d'abord m'a montré tant de zèle,

N'eſt donc qu'un voyageur égaré ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je le vois,
Ainſi que vous, Monſieur, pour la première fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme... paraît on ne peut plus aimable, Mademoiſelle.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt d'une humeur agréable,
Et le premier coup-d'œil, en effet, eſt pour lui.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'eſt déjà beaucoup, & ſur-tout aujourd'hui...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Nous parlions des plaiſirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez ſi bien ! & moi, je vous écoute
En perſonne qui ſent tout ce que vous peignez.
Ces innocens plaiſirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les ſavoure ici : j'y vis très-ſolitaire.
Une autre trouverait cette retraite auſtère :
Hé bien, ma ſolitude a pour moi mille appas.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! je le crois. D'ailleurs, cela ne ſurprend pas

Vous vivez près d'un père & reſpectable & tendre:
Vous faites ſon bonheur.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je tâche de lui rendre
Les ſoins qu'il prit de moi dès mes plus jeunes ans:
Heureuſe de pouvoir, par mes ſoins complaiſans,
Ecarter loin de lui les ennuis, la triſteſſe,
Qui ſuivent & ſouvent précèdent la vieilleſſe!
Il aime la muſique: hé bien, chaque deſſert,
Monſieur, ſoir & matin, eſt ſuivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je ſuis de plus ſa lectrice ordinaire.
Ma manière de lire a le don de lui plaire:
Doux emploi! tous nos ſoirs ſont bien vîte écoulés.

M. DE FLORVILLE, *très-vivement.*

(*En ſe reprenant*).
Ah! je vous aiderai... ce ſoir, ſi vous voulez:
Cela vous fatigue.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah! je vous ſuis obligée.
Quand mon père ſourit, je me ſens ſoulagée.

M. DE FLORVILLE.

Mademoiſelle, hé bien, je le dirai tout bas:
Car un autre en rirait; mais vous n'en rirez pas.

J'ai paſſé quatre hivers auprès de mon aïeule :
Jamais, jamais un ſoir je ne la laiſſai ſeule.
Je faiſais ſa partie, enſuite je liſais ;
Je l'écoutais ſur-tout ; enfin, je l'amuſais ;
Et moi, j'étais heureux, en la voyant heureuſe.
Sa mémoire, à la fois, m'eſt chère & douloureuſe.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant ſouvenir !
Une mère ! pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs...

M. DE FLORVILLE.

Les retenir ! Pourquoi, Mademoiſelle ?
Ah ! gardez-vous-en bien : la cauſe en eſt trop belle ;
Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerais :
Qui connut vos plaiſirs, doit ſentir vos regrets.
J'éprouve, en ce moment, un charme inexprimable :
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.
Hélas ! pourquoi faut-il que des momens ſi doux
S'échappent auſſi vîte !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monſieur, de prolonger...

M. DE FLORVILLE.

Ah ! mon unique envie
Eût été de paſſer ici toute ma vie :
Mais peut-être, en ces lieux, n'ai-je que peu d'inſtans...
L'autre Etranger ici reſtera-t-il long-temps,

Mademoiſelle ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh mais... je l'ignore ; mon père
Fera près de vous deux tous ſes efforts, j'eſpère ;
Et... nous reparlerions de l'emploi de nos ſoirs.

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les ſoins & les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures conſacrées,
Nous paſſerions encor de bien douces ſoirées.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais voici l'Etranger.

M. DE FLORVILLE.

Il eſt toujours riant.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

(*A part*).
Oui... Ciel !

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Elle paraît émue en le voyant.

SCÈNE III.

Les mêmes, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

D'un aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi ? point du tout, d'honneur ! je puis être indiscret :
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gênerait.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Fort bien ! vous allez voir que c'est moi qui le gêne !

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Je suis un paresseux ; mais j'en porte la peine :
Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement
Vous me sûtes, hier, prévenir.

M. D'ORLANGE.

D'un moment

Ma venue, en ces lieux, a devancé la vôtre.
Ah ! nous ſommes, Monſieur, bien heureux l'un & l'autre.
Eus-je tort, quand hier je vous félicitai ?
Le portrait que j'ai fait vous paraît-il flatté ?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Meſſieurs, épargnez-moi, de grace,
Ou vous m'obligerez...

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impoſe ſilence.

M. D'ORLANGE.

Oui, changeons de ſujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait.
Ce qui frappa le jour, la nuit nous le rappelle.
Ainſi, je rêvais donc à vous, Mademoiſelle.
Je vous voyais par-tout, au château, dans ce bois....
Et je vous voyais... telle enfin que je vous vois.
De cette viſion mon ame était charmée.
Mais, quoi ? je ſens mes yeux ſe remplir de fumée.
Je les ouvre : je vois quelque lueur briller :
J'entends même, de loin, la flamme pétiller.
Inquiet, de mon lit auſſi-tôt je m'élance,
Et je vais voir... par-tout règne un profond ſilence.

Un inſtinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet inſtinct eſt heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui; le feu, juſtement,
Avait pris, par malheur, près de Mademoiſelle,
Chez Juſtine.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ah! bon Dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grace à mon zèle.
On eſt bien diſpenſé de politeſſe alors.
Je pouſſe votre porte; & redoublant d'efforts,
Je l'enfonce... Déjà vous étiez éveillée;
D'une robe légère à la hâte habillée:
Je vous prends dans mes bras... nouvelle excuſe encor:
Je veux vous emporter au fond du corridor.
Mais, quoi? déjà la flamme en barrait le paſſage.

M. DE FLORVILLE.

Que faire?

M. D'ORLANGE, *à Mademoiſelle d'Orfeuil.*

Mon manteau vous couvre le viſage,
Même aux dépens du mien: moi, je riſquais ſi peu!
Je vous enlève enfin, tout au travers du feu,

Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt Monsieur lui-même arrive,
Suivi de votre père : il s'en était chargé ;
Car tous deux, entre nous, nous avions partagé
Le bonheur de sauver cette chère famille.
Monsieur portait le père, & je portais la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, Monsieur, vous choisissez fort bien.
Ce poids est plus léger & plus doux que le mien.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

En ce cas, qui jamais n'arrivera, j'espère,
C'est me servir le mieux que de sauver mon père.

M. D'ORLANGE.

Oh ! j'aurais eu le temps de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens, & vous ouvrez les yeux.
Le plaisir me réveille en sursaut ; je me lève,
Et je vois à regret que ce n'était qu'un rêve.

Mademoiselle D'ORFEUIL.

Mille graces, Monsieur, d'un si généreux soin :
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCÈNE IV.

Les mêmes, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin.*

MESSIEURS, vous paraiſſez en bonne intelligence.
Les voyageurs entre eux font bientôt connaiſſance.

M. D'ORLANGE.

C'eſt ce que je diſais.

M. DE FLORVILLE.

Et ſur-tout on la fait
Si vîte avec Monſieur !

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet,
J'ai vu que nos humeurs étaient bien aſſorties.

M. D'ORLANGE.

Monſieur !...

M. D'ORFEUIL.

Ah ! c'eſt qu'il eſt d'heureuſes ſympathies,
Hein ?... qu'en dis-tu, ma fille ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oui, ſans doute, il en eſt,
Mon père, je le ſens...

M. D'ORFEUIL.

Ta franchiſe me plaît.

M.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je joue ici vraiment un joli perſonnage.

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, Meſſieurs, mon petit apanage ?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, par-tout je me ſuis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeûné,
Des oiſeaux, des faiſans que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monſieur ſera charmé de la faiſanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon ! vous l'avez vue ?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en ſors.

M. D'ORFEUIL, *à part.*

Il l'entend bien.
Il veut avec ſa femme avoir un entretien.
(*Haut*).
En ce cas, vous allez reſter avec ma fille.
(*A Florville*).
Vous, Monſieur, venez voir ma petite famille.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Monſieur la reverrait peut-être avec plaiſir.

M. D'ORLANGE.

Oh ! mon Dieu ! point du tout, je l'ai vue à loiſir.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point; car vous craignez la gêne.

M. D'ORLANGE.

Eh ! non, depuis une heure, au moins je me promène.

M. D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Vous êtes las : d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. D'ORLANGE.

Ne vous preſſez point trop : voyez tout comme il faut.

M. DE FLORVILLE.

Mais... cette promenade, on pourrait la remettre.

M. D'ORFEUIL.

Non. Voilà le moment. Monſieur veut bien permettre : Venez, vous allez voir quelque choſe de beau.

M. DE FLORVILLE, *ſaluant Mademoiſelle d'Orfeuil.*

Il n'était pas beſoin de ſortir du château.

(*Il ſort avec M. d'Orfeuil*).

SCÈNE V.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

Au fait, je n'ai rien vu de tout cela : qu'importe ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pourquoi donc, en ce cas, feignez-vous de la ſorte ?

M. D'ORLANGE.

J'ai ſi peu de momens à paſſer près de vous !
Et j'irai perdre, moi, des inſtans auſſi doux !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh ! mais, la fiction vous paraît familière,
Monſieur.

M. D'ORLANGE.

Ah ! pardonnez : ce ſera la dernière.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci ;
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je croyais que Monſieur aimait la promenade.

M. D'ORLANGE.

D'accord ; mais tel plaiſir eſt inſipide & fade

Près d'un plaiſir plus grand. Je l'aime, j'en convien;
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien...
Non pas celui d'hier : oubliez-le, de grace,
Tel qu'un ſonge léger que le réveil efface :
Car je ſuis bien changé depuis hier.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Si-tôt ?
Je ne le croyais pas.

M. D'ORLANGE.

Ah ! ſouvent il ne faut
Qu'un inſtant, qu'un coup-d'œil. Une ſeule étincelle
Cauſe un grand incendie. Hier, Mademoiſelle,
J'étais un voyageur, diſtrait, toujours errant,
Qui jamais ne ſe fixe, & voit tout en courant.
Mais ce matin...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Hé bien ?

M. D'ORLANGE.

Quelle métamorphoſe
Vient de ſe faire en moi ! Je ſuis... hélas ! je n'oſe
Dire ce que je ſuis. Si vous pouviez..!

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pardon.
De deviner, Monſieur, je n'eus jamais le don.

M. D'ORLANGE.

Mon ſecret eſt pourtant bien facile à comprendre.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

En ce cas, ce n'eſt pas à moi qu'il faut l'apprendre;
Et puiſque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le; juſque-là, je dois tout ignorer.

(*Elle ſort*).

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, *ſeul.*

CETTE eſpèce d'aveu n'a point paru déplaire;
Du moins, elle n'a pas témoigné de colère.
Cependant, je ne ſuis qu'un ſimple voyageur.
Si j'en crois de ſon front la ſubite rougeur,
Et la mélancolie en ſes regards empreinte,
Du trait qui m'a bleſſé je la ſoupçonne atteinte:
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il eſt flatteur... Oui, mais... quand j'y ſonge pourtant,
Si ce nouvel amour, ſi ce doux hymenée
Bornaient, en ſon eſſor, ma haute deſtinée?
Car, à juger d'après ce qui m'eſt arrivé,
Aux grands évènemens je me crois réſervé.
Je puis me faire un nom, &, dans mon miniſtère,
Servir le Roi, l'Etat, pacifier la Terre.

De quelque emploi brillant je puis me voir charger,
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choſes futures,
Les voyages ſur mer ſont remplis d'aventures.
J'ai lu... je ne ſais où, mais cela m'a frappé,
Qu'un voyageur obſcur, au naufrage échappé,
Lui douzième, aborda dans une iſle déſerte,
Et crut être d'abord à deux doigts de ſa perte;
Puis, tel eſt le pouvoir de la néceſſité!
Tira bientôt parti de ſon adverſité;
Puis reconnut les lieux, s'établit à la ronde,
Se trouva poſſeſſeur enfin d'un nouveau monde.

(*Ici Victor entre & écoute ſans être vu*).

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, *continuant ſans voir Victor.*

Fut élu Chef des ſiens, puis fut nommé leur Roi...
S'il allait m'arriver la même choſe à moi?
Pourquoi non? Robinſon fut bien Roi dans ſon iſle.
Roi, je ferais bâtir une petite ville;
Car mon peuple, d'abord, ne ſerait pas nombreux:
J'aurais peu de ſujets, mais ils ſeraient heureux.
Je choiſirais ſur-tout un Miniſtre honnête homme.
Le choix eſt bientôt fait, quand le Public le nomme.

On célèbre en tous lieux & mon Miniſtre & moi :
J'entends crier par-tout : » Vive notre bon Roi « !
Le pauvre me bénit au fond de la campagne.
Reſte à m'aſſocier une aimable compagne.
Pour le bien de l'Etat, je dois me marier.
Voyons... Je puis choiſir dans l'Univers entier.
Mais ces Rois, mes voiſins, briguent mon alliance.
A leurs Ambaſſadeurs donnons donc audience.

VICTOR, *s'approchant & s'inclinant.*

Sire...

M. D'ORLANGE, *comme s'il était Roi.*

Que me veut-on ?

VICTOR.

On va prendre le thé,
Et chacun n'attend plus que Votre Majeſté.

M. D'ORLANGE.

Eh mais !... c'eſt toi, Victor. Malheureux ! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'eſt dommage. En rêvant, vous faites des merveilles.
Je ſuis un criminel : je vous ai détrôné ;
Pardon. Auſſi jamais s'eſt-on imaginé
Qu'on fût Roi ?

M. D'ORLANGE.

Chacun fait des châteaux en Eſpagne :
On en fait à la ville, ainſi qu'à la campagne ;

On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre payſan, ſur ſa bêche appuyé,
Peut ſe croire, un moment, Seigneur de ſon village.
Le vieillard, oubliant les glaces de ſon âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et ſourit... Son neveu ſourit de ſon côté,
En ſongeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme ſe croit Sultane favorite.
Un Commis eſt Miniſtre, un jeune Abbé, Prélat;
Le Prélat... Il n'eſt pas juſqu'au ſimple ſoldat,
Qui ne ſe ſoit un jour cru Maréchal de France;
Et le pauvre lui-même eſt riche en eſpérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Hé bien, chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'eſt quelque choſe encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels, c'eſt une utile trêve.
Nous en avons beſoin : nous ſommes aſſiégés
De maux dont à la fin nous ſerions ſurchargés,
Sans ce délire heureux qui ſe gliſſe en nos veines.
Flatteuſe illuſion ! doux oubli de nos peines !
O ! qui pourrait compter les heureux que tu fais ?
L'eſpoir & le ſommeil ſont de moindres bienfaits.
Délicieuſe erreur ! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet ſeulement l'eſpérance.
Le doux ſommeil ne fait que ſuſpendre nos maux;
Et tu mets à la place un plaiſir : en deux mots,

Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeuné pourrait fort bien se faire :
Car, en fin d'appétit, on ne prend point le change,
Et ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos... il raisonne assez passablement.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

VICTOR, *seul.*

Il est fou... là... songer qu'on est Roi ! seulement !
On peut bien quelquefois se tromper dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non.
Mais la chose est possible, & cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur ».
Si je gagnais pourtant le gros lot; quel bonheur !
J'achèterais d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne & grosse métairie,
Oh ! oui, dans ce canton, j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.

J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon ſervice ?
Dans le commandement je ſerai peu novice :
Mais je ne ſerai point dur, inſolent ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi ! gros Fermier ! j'aurai ma baſſe-cour remplie
De poules, de pouſſins que je verrai courir ;
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'eſt un coup-d'œil charmant ; & puis, cela rapporte.
Quel plaiſir, quand, le ſoir, aſſis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai, de loin, revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux & mes belles géniſſes !
Ils ſont nos ſerviteurs, elles ſont nos nourrices.
Et mon petit Victor, ſur ſon âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je ſerai plus heureux que Monſieur ſur ſon trône :
Je ſerai riche, riche, & je ferai l'aumône.
Tout bas, ſur mon paſſage, on ſe dira : » Voilà
» Ce bon Monſieur Victor « ; cela me touchera.
Je puis bien m'abuſer ; mais ce n'eſt pas ſans cauſe.
Mon projet eſt, au moins, fondé ſur quelque choſe ;
(*Il cherche*).
Sur un billet... Je veux revoir ce cher... Eh mais...
Où donc eſt-il ? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet eſt-il donc inviſible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ? ſerait-il bien poſſible ?
Mon malheur eſt certain : me voilà confondu.
(*Il crie*).
Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu.

SCÈNE IX.

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.

Qu'avez-vous donc perdu, Monsieur ?

VICTOR.

Ma métairie.

JUSTINE.

Votre ?...

VICTOR.

Ah ! Mademoiselle, excusez, je vous prie;
Venez m'aider, de grace, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.

Vos fonds ? expliquez-vous.

VICTOR.

Venez : je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la première.
Nous sommes ruinés, Madame la Fermière.

(*Ils sortent ensemble*).

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE *l'amène myſtérieuſement.*

Bon. Je puis donc ici vous parler ſans témoin,
Et vous ouvrir mon cœur; car j'en ai grand beſoin.

M. D'ORFEUIL *ſourit.*

Quel eſt donc ce myſtère?

M. D'ORLANGE.

Ah! ſi vous pouviez lire
Dans ce cœur!...

M. D'ORFEUIL, *toujours de même.*

Vous avez quelque choſe à me dire;
Je le vois; mais ſaurai-je à la fin ce ſecret?

M. D'ORLANGE.

Oui; c'eſt aſſez long-temps avoir été diſcret.

M. D'ORFEUIL.

Sans doute; & puis pour vous je ſuis porté d'avance:
Et je vous ſçaurai gré de votre confiance.

M. D'ORLANGE.

Hé bien, puiſque je peux librement m'exprimer,
Votre chère Henriette a trop ſu me charmer.

M. D'ORFEUIL.

Vraiment?

M. D'ORLANGE.

Elle eſt aimable, & moi je ſuis né tendre:
En un mot, je l'adore; & ſi j'oſais prétendre
A ſa main, cet hymen ferait tout mon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Monſieur... aſſurément vous me faites honneur.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte, peut-être:
Mais il eſt naturel de me faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Mon nom...

M. D'ORFEUIL.

M'eſt connu.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL.

C'eſt aſſez.
Abrégeons un détail inutile: avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais...

M. D'ORFEUIL.

Je connais fort bien toute votre famille.
Vous dites donc, Monſieur, que vous trouvez ma fille?...

M. D'ORLANGE.

Ah! Monſieur, adorable.

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en ſuis charmé;
Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé?

M. D'ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D'ORFEUIL.

Moi-même auſſi je le ſoupçonne.
Ecoutez-moi: je vais voir la jeune perſonne;
Et j'eſpère bientôt nous voir tous trois d'accord:
Car ſi vous lui plaiſez, vous me convenez fort.

M. D'ORLANGE.

Et vous auſſi, Monſieur.

SCÈNE II.

M. D'ORLANGE, *ſeul.*

Mais comme tout s'arrange!
J'aime, je plais, j'épouſe. O trop heureux d'Orlange!

Qui m'aurait dit hier, lorſque je m'égarais,
Qu'au Maître de ces lieux bientôt j'appartiendrais?
Qu'en ce château, moi-même... il eſt un peu gothique:
Mais je rajeunirai cet édifice antique.
Le père eſt un brave homme, il entendra raiſon;
Car je ſuis, à peu près, maître de la maiſon.
Ces grands appartemens ſont vraiment déteſtables.
Nos bons aïeux étaient des gens fort reſpectables;
Mais ils ne ſavaient pas diſtribuer jadis.
Dans cette pièce, moi, je vous en ferai dix.
Paſſons dans le jardin; car c'eſt là que je brille.
Je fais ôter d'abord cette triſte charmille.
Quoi? je fais tout ôter. Nous avons du terrein:
Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.
J'en ai fait vingt: ils ſont tous dans mon porte-feuille.
Entre mille ſentiers bordés de chèvre-feuille,
Il en eſt un bien ſombre: on n'y voit rien du tout;
Et l'on eſt étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on? un Amour? un vieux temple?
Un Kioſque? oh non, rien d'étonnant; par exemple,
Un petit pavillon, au dehors tout uni,
Plus modeſte en dedans: le luxe en eſt banni.
On gâte la Nature, & moi, je la reſpecte.
Du pavillon, moi ſeul, je ſerai l'Architecte:
Je ſerai Jardinier auſſi; je planterai
Des arbriſſeaux, des fleurs: je les arroſerai;
Car j'aurai ſous ma main une ſource d'eau pure;
Et tout autour de moi la plus belle verdure.
De ce lieu tout mortel eſt d'avance exilé.
Mon beau-père & ma femme en auront ſeuls la clé.

Là, je rêve, je lis ; tapi dans ma retraite,
Je vois, du coin de l'œil, la timide Henriette
Qui vient pour me ſurprendre, & marche à petit bruit :
Retenant ſon haleine, elle ouvre & s'introduit.
Ah ! ſi la ſolitude eſt douce en elle-même,
Je ſens qu'elle eſt plus douce auprès de ce qu'on aime.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, Mademoiſelle D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORLANGE.

LE ciel, Mademoiſelle, a comblé tous mes vœux.
A votre père ici j'ai déclaré mes feux.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oui, Monſieur, je le ſais.

M. D'ORLANGE.

L'impatience eſt grande ;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE.

Il ne faut pas vous dire une choſe deux fois.

M. D'ORLANGE.

Non, vraiment. Et ma noce ! oh ! d'ici je la vois.
Tous les préparatifs ſont déjà dans ma tête.
Un aimable déſordre embellira la fête.

Repas

Repas champêtre & gai, des danſes, des chanſons,
Des enfans, des vieillards, les filles, les garçons;
Je veux que de leurs cris tout le bois retentiſſe.
Le ſoir, ſpectacle, jeu, concert, feu d'artifice;
Que vous dirai-je enfin : tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE.

Mon Dieu ! que tout cela ſera charmant à voir !
Hâtez donc, ma Maîtreſſe, une auſſi belle noce.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mais le plan, ce me ſemble, en eſt un peu précoce.
Le jour n'eſt pas ſi près.

M. D'ORLANGE.

Il n'eſt, je crois, pas loin.
(*Voyant arriver Florville*).
Je veux que mon ami, d'ailleurs, en ſoit témoin.

SCÈNE IV.

Les précédens, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE, *qui a entendu le dernier vers.*

JE vous ſuis obligé.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pardon, je me retire :
J'obéirai; c'eſt tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.

Ah ! c'eſt en dire aſſez.
(*Mademoiſelle d'Orfeuil ſort avec Juſtine*).

SCÈNE V.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Vous le voyez, mon cher!
Cela s'entend, je crois?

M. DE FLORVILLE.

Oh! oui, rien n'eſt plus clair.
Mais cette affaire-ci s'eſt menée un peu vîte.

M. D'ORLANGE.

En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.

Mille graces, Monſieur: je repars à l'inſtant.

M. D'ORLANGE.

Quoi? vous partez? ſur vous j'avais compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.

En vérité... je ſuis on ne peut plus ſenſible...

M. D'ORLANGE.

Faites-moi ce plaiſir.

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'eſt pas poſſible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,
Vous êtes fort heureux: enfin, il ſe pouvait
Qu'Henriette déjà fût promiſe à quelqu'autre.
Qu'auriez-vous fait alors ?

M. D'ORLANGE.

Quel ſcrupule eſt le vôtre !
Je trouverais, d'honneur ! on ne peut plus plaiſant
De ſupplanter d'abord, preſque chemin faiſant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guère :
Toute ruſe eſt permiſe en amour comme en guerre.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien : mais c'eſt bleſſer pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi je plais plus que lui ?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux ſe fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux : j'aurais été charmé de le connaître.

M. DE FLORVILLE, *faiſant un geſte.*

Et... ſi... ?

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je ſuis même en état d'épargner mon rival.

Je ne le tuerais point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête,
S'il vous tuait ?

M. D'ORLANGE.

Hé bien, ſi le Deſtin m'apprête
Une ſi belle mort, je m'en conſolerai,
Monſieur, par deux beaux yeux heureux d'être pleuré !
Mais c'eſt mal-à-propos s'inquiéter, ſans doute.
C'eſt mettre tout au pis ; car je veux qu'il m'en coute
Une bleſſure ou deux : je ne m'en plaindrai pas,
Et ma bleſſure même a pour moi mille appas.
Lentement du château je regagne la porte ;
Ou, ſi je ne le puis, mon valet m'y rapporte.
Lorſque l'on eſt bleſſé, qu'on eſt intéreſſant !
Peut-être... le beau ſèxe eſt ſi compatiſſant !
De ſa main... pourquoi non ? jadis les Demoiſelles
Soignaient les Chevaliers qui ſe battaient pour elles.
Mon Henriette eſt tendre ! oui, le matin, le ſoir,
Auprès de ſon malade elle viendra s'aſſeoir.
Bayard fut, comme moi, bleſſé, malade à Breſſe ;
Mais Bayard près de lui n'avait point ſa maîtreſſe.
La mienne à mon chevet s'établira. Je croi
Qu'elle fera monter ſon clavecin chez moi.
Tantôt d'un Roman tendre elle fait la lecture ;
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour... il m'en ſouvient, en un endroit charmant,
Ma Lectrice s'arrête involontairement,

Pouſſe un ſoupir, ſur moi jette à la dérobée
Un regard!.. de ſes yeux une larme eſt tombée.
Ah! ſi je ſuis malade, elle n'eſt guère mieux!
Et mon état, vraiment, eſt ſi délicieux,
Que je voudrais, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainſi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le paſſé.
Mais quoi? ſi, par malheur, vous n'étiez pas bleſſé?

M. D'ORLANGE.

Bon! rien de tout ceci n'arrivera peut-être;
Et ce futur époux eſt bien loin de paraître.
Mais de votre départ je ſuis très-affligé;
Et vous m'êtes ſi cher!

M. DE FLORVILLE.

Je vous ſuis obligé.
Je vais prendre à l'inſtant congé...

M. D'ORLANGE.

De mon beau-père?

M. DE FLORVILLE.

Oui, Monſieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'eſpère,
Quelque part... dans l'Europe, en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne ſais...

M. D'ORLANGE.

Je ſerais enchanté de pouvoir

Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh mais...

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on eſtime ſur-tout, c'eſt s'obliger ſoi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monſieur...

M. D'ORLANGE.

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin.
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir beſoin.
Je ne m'explique pas; mais j'ai ſur vous des vues.
N'en dites mot. Adieu.

(*Il ſort*).

SCÈNE VI.

M. DE FLORVILLE, *ſeul.*

MAIS je tombe des nues!
Il épouſe, & je ſuis éconduit. Je le voi,
C'eſt que probablement on l'aura pris pour moi.
Je pourrais, d'un ſeul mot, me faire reconnaître...
Mais non, elle aime l'autre; il eſt trop tard peut-être;
Et je l'affligerais, ſans être plus heureux.
Cet hymen cependant eût comblé tous mes vœux.

Le père me convient, & la jeune perſonne
Eſt charmante. Il eſt vrai qu'elle ſe paſſionne
Un peu vîte... Eh ! pourquoi me ſuis-je déguiſé ?
Pour ce Monſieur, vraiment le triomphe eſt aiſé.
Un autre, là-deſſus, lui chercherait querelle...
Mais pourquoi ? ſa mépriſe eſt aſſez naturelle.
Il arrive ; on lui fait un gracieux accueil ;
Il aime, & croit avoir plu du premier coup-d'œil.
Laiſſons-lui ſon erreur : elle eſt trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.
Oui, puiſqu'excepté moi, tout le monde eſt content,
Ne dérangeons perſonne, & partons à l'inſtant.

SCÈNE VII.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL.

M. DE FLORVILLE.

VOULEZ-VOUS recevoir mes adieux ?

M. D'ORFEUIL.

Bon ! qu'entends-je ?
Vous partez ?

M. DE FLORVILLE.

A l'inſtant.

M. D'ORFEUIL.

Mais quel deſſein étrange !

Vous n'en avez rien dit à déjeûné.

M. DE FLORVILLE.

Depuis,
Je me ſuis conſulté, Monſieur, & je ne puis
Trop tôt, je le ſens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon! avant de partir, vous dînerez, ſans doute?

M. DE FLORVILLE.

Mille graces: il faut que je parte à l'inſtant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiſcret, Monſieur, en inſiſtant.
Mais, quelques jours plus tard, vous verriez une choſe
Qui vous plairait.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une aſſez longue pauſe.
De m'amuſer, Monſieur, je n'ai point le loiſir,
Et ne pourrais d'autrui que troubler le plaiſir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, Mademoiſelle D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

CROIRAIS-TU bien, ma chère,
Que Monſieur veut partir ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *avec un peu de dépit.*

Apparemment, mon père,
Monſieur a des raiſons preſſantes...

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai
Qu'une, mais qui m'oblige à partir ſans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez paſſé ſeulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée,
Dans mes prés, dans mes bois, tous les quatre, ce ſoir...

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce qui pouvait me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connaiſſez point les moulins, l'hermitage.

M. DE FLORVILLE.

Ce n'eſt pas là ce qui m'intéreſſait le plus.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mon père, nous faiſons des efforts ſuperflus.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quelle froideur extrême !

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *à part.*

Ah ! quelle indifférence !

M. D'ORFEUIL.

J'oſe vous demander, du moins la préférence,
Au retour.

M. DE FLORVILLE.

Pardon... je voyage ſi peu !
Je dis à ce pays un éternel adieu.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Ce matin même encore, il paraiſſait vous plaire.

M. DE FLORVILLE.

J'emporte, en le quittant, un regret bien ſincère.
Croyez qu'en ce paiſible & champêtre ſéjour,
J'aurais voulu, Monſieur, demeurer plus d'un jour.

is je ne ſuis pas fait pour être heureux, ſans doute.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *à part.*

moi non plus. Combien un tel effort me coute !

M. DE FLORVILLE, *à part.*

force m'abandonne : il faut quitter ces lieux.
Haut).
donnez ; je m'oublie en ces touchans adieux.

M. D'ORFEUIL.

vais...

M. DE FLORVILLE.

De grace...

M. D'ORFEUIL.

Au moins, juſqu'à votre voiture.

M. DE FLORVILLE.

n, ne me ſuivez pas, Monſieur, je vous conjure.
le remercîmens de vos généreux ſoins.
eu, Mademoiſelle ; & puiſſiez-vous, du moins,
ſſiez-vous dans l'hymen qui pour vous ſe prépare,
ncontrer le bonheur ! bonheur, hélas ! ſi rare !
que vous avez droit cependant d'eſpérer !

M. D'ORFEUIL.

ſi l'eſpérons-nous, j'oſe vous l'aſſurer.
que vous ſouhaitez eſt une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.

à ? Mademoiſelle eſt donc bien ſatisfaite ?

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez : elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois.
Adieu, Monſieur, adieu, pour la dernière fois.
(*Il ſort*)

SCÈNE IX.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL

M. D'ORFEUIL.

CE jeune homme eſt honnête, il faut que j'en convien
Mais il a l'humeur ſombre ; & ce n'eſt pas la mienne.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvait les cacher.
Ce n'eſt pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt honnête, au fond. Je lui crois l'âme tendre,
Un eſprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.

l air ouvert & franc ! comme il eſt toujours gai !
l aimable babil ! quelle grace !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt vrai
l a de l'enjouement, ſur-tout de la franchiſe.
s j'aurais ſouhaité, s'il faut que je le diſe,
il eût moins d'amour-propre & de légéreté,
: de réflexion, de ſenſibilité;
idre penchant qui ſied ſi bien aux belles ames !
in mot, je voudrais...

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien, Meſdames !
is ſouhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
i, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
is le voici.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu ſors ? Eh ! mais, demeure.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

mettez-moi; je vais revenir tout à l'heure.

(*Elle ſort*).

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE

M. D'ORFEUIL.

AH ! mon gendre, bon jour. Je vous trouve à propo
Je vous ai ſeulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots eſſentiels; ils couronnaient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à préſent, dans le fond de votre ame,
Vous pardonnez, Monſieur, à votre oncle...

M. D'ORLANGE.

Comment

M. D'ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit; mais c'était sûrement
Pour vous rendre ſervice.

M. D'ORLANGE.

Eh mais... daignez permettre
Car je ne comprends pas : vous parlez d'une lettre,
De mon oncle.

M. D'ORFEUIL.

Eh oui.

M. D'ORLANGE.

Quoi ? mon oncle vous écrit ?

M. D'ORFEUIL.

Oui, votre oncle.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle ! Allons donc ! Monſieur rit.

M. D'ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D'ORLANGE.

O ciel ! que ma ſurpriſe eſt grande !
Eſt-il bien vrai ?

SCÈNE XI.

Les mêmes, VICTOR.

VICTOR, *à M. d'Orfeuil.*

MONSIEUR... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

M. D'ORFEUIL.

(*A M. d'Orlange en s'en allant*).
J'y vais. Oui, j'étais prévenu,
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCÈNE XII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

AH ! Victor !.. qu'eſt-ce donc qu'il veut dire ?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Hé bien ?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Se peut-il ? comment me ſaurait-il ici ?
Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.
Un oncle a bien écrit, mais ce n'eſt pas le vôtre ;
Car vous ſaurez, Monſieur, qu'on vous prend pour un autre.

M. D'ORLANGE.

Pour un autre ? & pour qui ?

VICTOR.

Pour un futur époux ;
Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,

Qui

repart à l'instant, & vous cède la place.

M. D'ORLANGE.

: dis-tu ? je m'y perds. Répète donc, de grace...

VICTOR.

, Monsieur ; un Valet m'apprend qu'un Prétendu,
nmé Florville, étoit d'Abbeville arrivé,
imple voyageur qui venoit pour entreprendre.
s parures. D'abord, on vous prit pour le gendre :
là, l'aimable accueil dont vous fûtes charmé.
là pourquoi ici-bas vous vous crûtes aimé,
rquoi vous espériez. Vous jugez que Florville,
on cœur que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

! je comprends enfin.... j'étois curieux aussi
voir.... Mais que Florville est encore peu d'hô-
es, dis-moi.

VICTOR.

Ce n'est rien, Monsieur, je vous supplie.

M. D'ORLANGE.

ais te l'expliquer.

VICTOR.

Monsieur,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ORLANGE, *ſeul.*

VICTOR eſt donc parti : je crois qu'il l'atteindra ;
Et s'il l'atteint, ſans doute, il le ramènera.
Mon billet eſt preſſant. Je fais un ſacrifice
Cruel, mais qu'après tout, il fallait que je fiſſe.
D'une mépriſe, moi, je ne puis abuſer.
Cet homme eſt le Futur ; c'eſt à lui d'épouſer.
Florville épouſera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, & c'eſt d'avoir ſu plaire.
Mais Florville eſt fort bien. Il a d'ailleurs des droits.
Puis, je vais diſparaître. Avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme Amant, car ſans doute
De ce château ſouvent je reprendrai la route :
Il eſt ſi doux de voir les heureux qu'on a faits !
Ah ! l'accueil qui m'attend paîra tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit, ce ſont des tranſports d'alégreſſe.
On vole à ma rencontre ; on accourt, on s'empreſſe,
Et le père, & le gendre, & les petits enfans.
Henriette me dit... que ces mots ſont touchans !
» Mon ami, vous voyez la plus heureuſe mère !..
» Je vous dois mon bonheur, mes enfans & leur père «.

Serais-je plus heureux, ſi j'étais ſon époux ?
Quelqu'un vient : c'eſt le père ; allons, amuſons-nous,
En attendant Victor.

SCÈNE II.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre ?...
Vous rêvez, ce me ſemble ?

M. D'ORLANGE.

Oui, je rêve...

M. D'ORFEUIL.

A la lettre ?
A cet oncle indiſcret ?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Derval
A trahi ſon neveu, pour vous ; c'eſt aſſez mal.

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuſer ; mais je ne puis m'en plaindre :
Car pourquoi le neveu s'aviſe-t-il de feindre ?

M. D'ORLANGE.

Il avait ſes raiſons pour en uſer ainſi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, ſon oncle eut les ſiennes auſſi.

Savez-vous bien, Monſieur, qu'en gardant l'anonyme,
De ſon propre artifice on eſt ſouvent victime ?

M. D'ORLANGE.

Oui, le Gendre, en effet, pouvait vous échapper :
Mais, Monſieur, il n'eſt pas aiſé de vous tromper.

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos déſirs & de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendrait de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela : j'ai beſoin
De ſon retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je ſuis ſincère :
Je ſens que l'Etranger nous était néceſſaire;
Et j'ai regret de voir qu'il ſe ſoit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en fus fâché; mais quoi, je m'en ſuis conſolé.

M. D'ORLANGE.

Ce Monſieur gagnerait à ſe faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne ſais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

M. D'ORLANGE.

Je ſerais très-fâché, s'il ne revenait point.

M. D'ORFEUIL.

Parlons de vous, Florville : allons, plus de d'Orlange.

M. D'ORLANGE.

Si Florville eſt heureux, je ne perds point au change.

M. D'ORFEUIL.

Ni ma fille non plus : juſtement, la voici.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *à ſa fille.*

HÉ bien, voilà Florville, & tout eſt éclairci.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt vrai.

M. D'ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mon père...

M. D'ORLANGE.

Ah ! ſi l'effet répond à mon attente,

Je crois que vous n'aurez plus rien à déſirer.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.
Je vous laiſſe tous deux; car vous avez, je penſe,
A vous faire, en ſecret, plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Oui.

(*M. d'Orfeuil ſort*).

SCÈNE IV.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *à part.*

DE mon rival ſervons les intérêts.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *à part.*

C'en eſt fait, écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en ſe montrant, peut-il auſſi vous plaire?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je ſuivrai, ſur ce point, les ordres de mon père.

M. D'ORLANGE.

Cela ne ſuffit pas, non: vous voyez en moi
Votre futur époux, vous l'acceptez: mais quoi,

Si je ne l'étois pas ?

Mademoiselle D'ORBESSAN.

Eh mais, Monsieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes plaintes secrettes.

Mademoiselle D'ORBESSAN, vivement.

Vos plaintes, Monsieur ? que dites-...

M. D'ORLANGE.

Entre nous,
Je crains de n'être pas assez digne de vous.

Mademoiselle D'ORBESSAN.

Vous êtes trop modeste.

M. D'ORLANGE.

Eh ! je me connois mieux.
J'ai, sur d'avance, lu sur que je vous déplais,
Mille raisons d'aimer pour un mot, j'entends.
Je ne connois que mes vœux, mes sentimens,
Et cependant même, à leur que je dise.

Mademoiselle D'ORBESSAN.

Vous avez le secret, si vous, de me séduire.

M. D'ORLANGE.

C'est en me comparant avec l'autre Etranger,
Que je me suis trouvé vain, crédule, léger...

Ce jeune homme eſt vraiment on ne peut plus aimable,
Qu'en dites-vous ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt tout-à-fait eſtimable.
(*A part*).
Voudrait-il m'éprouver ?

M. D'ORLANGE.

Eh ! voilà ce qu'il faut...
Dans un époux. Tenez, je l'obſervais tantôt.
Ses diſcours ſont remplis de raiſon, de juſteſſe;
Ils reſpirent la grace & la délicateſſe :
Je vous aſſure enfin qu'il vaut bien mieux que moi.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous plaiſantez...

M. D'ORLANGE.

Moi ? non : je ſuis de bonne foi.
A vos charmans attraits j'ai cru le voir ſenſible.
Qui ne le ſerait pas ?... Et s'il était poſſible
Que lui-même, à ſon tour, il eût pu vous toucher;
Dites-le : je ſuis homme à l'envoyer chercher...
Que vous dirai-je enfin ? à lui céder moi-même
Tous mes droits... ſi j'en ai.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Quelle nobleſſe extrême!
Mais, encore une fois, il n'eſt plus queſtion
De vain déguiſement, de ſuppoſition;

Et quant à l'Etranger dont vous parlez ſans ceſſe,
Cet éloge ſuppoſe un ſoupçon qui me bleſſe,
Monſieur, & qui nous fait injure à tous les trois.

M. D'ORLANGE.

Ah ! c'eſt vous qui bientôt me connaîtrez, je crois,

SCÈNE V.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, VICTOR, *qui entre myſtérieuſement, & a l'air de vouloir parler en ſecret à ſon Maître.*

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

MAIS Victor ſemble avoir quelque choſe à vous dire.

M. D'ORLANGE *veut emmener Victor.*

Je vais...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Reſtez : c'eſt moi, Monſieur, qui me retire.

(*Elle ſort*).

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

HÉ bien ?

VICTOR.

Il va venir : il eſt à deux cents pas.
Il a pris ſon parti.

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutais pas.
Et ma lettre... ?

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre...?
Mais qu'avez-vous donc mis, Monſieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment ?

VICTOR.

C'eſt qu'en l'ouvrant il a d'abord pâli.
Puis il a pris un air... un air... là... très-poli,
Mais extraordinaire. » Oh ! oui, j'irai ſans doute,
» (A-t-il dit). Je comptais pourſuivre au loin ma route;
» Mais ceci me retient. Vîte (dit il alors
» Au Poſtillon), retourne au château d'où tu ſors... «

Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laiſſe-nous enſemble.

(*Victor ſort*).

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

AH! vous voilà, Monſieur ! c'eſt charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me ſemble
Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Oui, je vous connaiſſais aſſez pour m'en flatter.

M. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, Monſieur, par quelle fantaiſie
Ce rendez-vous ici ? la place eſt mal choiſie.

M. D'ORLANGE.

Eh ! je la trouve, moi, choiſie on ne peut mieux :
Notre affaire ſe doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'était dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois ?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre, Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair, pourtant. Lisez.

(*Il le lui remet*).

M. D'ORLANGE *lit.*

» Voulez-vous bien revenir à l'instant ?
» Ne demandez que moi ; j'ai deux mots à vous dire :
» Gardez qu'on ne vous voie «. Ah !...

(*Il rit*).

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire ?

M. D'ORLANGE.

Il est vrai : je commence à comprendre à présent.
La mépriſe est piquante, & rien n'est plus plaisant.
Attendez, je reviens.

(*Il sort*).

SCENE VIII

M. DE FLORVILLE, &c.

Il faut me l'avouer.
Il me appelle ici pour m'en faire le reproche :
Je revois ce Rival, & Monsieur a tort ...
Si, par malheur, ce Monsieur s'offrait pour ...
Je crains, pour ce Jour, la rencontre fatale ...
Helas ! je crains dix-jours le revoir Florville.
Quel pouvoir sommes-nous pour ce retour soudain ! ...
Je suis bien malheureux. J'ai des droits à la main :
J'arrive ; mais je vois qu'un autre est aimé d'elle :
Je me tais, & je pars... Il faut qu'on me rappele.
On vient... c'est elle. Ah ! ciel !

SCENE IX.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *de loin, ſans voir Florville.*

FLORVILLE, dans ces lieux
(Appercevant Florville).
M'avoit dit que quelqu'un me demandait. Ah ! Dieux !

(*Haut*).

C'eſt vous, Monſieur !

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous ſurprendre,
J'en conviens.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Il eſt vrai que je ne puis comprendre...

M. DE FLORVILLE.

Moi-même... aſſurément... j'ai peine à concevoir...
Je ne me flattais pas de jamais vous revoir.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Et... ne peut-on ſavoir quel ſujet vous ramène ?

M. DE FLORVILLE.

Quel ſujet ? c'eſt... pardon. Une affaire ſoudaine...
Cet autre Voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un inſtant, m'a donné rendez-vous.
Je me ſuis empreſſé de revenir.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Mon père
De cette occaſion profitera, j'eſpère.

M. DE FLORVILLE.

Je ne ſais : votre père a reçu mes adieux.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Je les avais reçus moi-même... Il ſerait mieux

De le revoir auſſi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paraître.
Ma viſite, à préſent, le troublerait peut-être.
Il eſt, je le préſume, occupé du Futur,
D'un hymen qui s'apprête.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oh ! cela n'eſt pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçait, ce ſemble, une union prochaine.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Oui, j'étais ſur le point de ſerrer une chaîne
Qui me peſait d'avance ; & j'en aurais gémi.
Mon père, heureuſement, eſt mon meilleur ami.
Je viens d'ouvrir mon cœur à cet excellent père :
Il conſent, en un mot, que l'hymen ſe diffère.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faiſais trop d'honneur :
Je le croyais aimé.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre plus heureux, du moins je le ſoupçonne,
L'a prévenu...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aimais perſonne,

Avant qu'il vînt.

M. DE FLORVILLE.

(*A part*).

Perſonne ? Ai-je bien entendu ?
Oh Dieu ! l'eſpoir enfin me ſerait-il rendu ?
(*Haut*).
Votre cœur ſerait libre encor, Mademoiſelle ?

Mademoiſelle D'ORFEUIL, *à part.*

Hélas !

M. DE FLORVILLE.

Si vous ſaviez combien cette nouvelle
A droit de me toucher ! Heureux Florville !

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh quoi ?
Vous enviez ſon ſort ?

M. DE FLORVILLE, *vivement.*

Ah ! je parle de moi.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

De vous, Monſieur ?

M. DE FLORVILLE.

Eh oui. La feinte eſt inutile.
Vous êtes libre encore, & moi, je ſuis Florville.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Vous, Florville ?

M.

M. DE FLORVILLE.

Moi-même. Ah ! daignez m'excuſer,
Si, pour obſerver mieux, j'ai pu me déguiſer.
Je vous aimai, ſans doute, à la première vue.
Pour un autre déjà je vous crois prévenue.
Dès-lors, ſacrifiant mes droits & mon amour,
Je pars. On me rappelle : ô trop heureux retour !
Un ſeul mot me raſſure, & je puis donc encore
Vous dire qui je ſuis, & que je vous adore.

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Qu'entends-je ? eh quoi, c'eſt vous qui m'étiez deſtiné !
(*A part*).
Se peut-il ? Ah ! mon cœur l'avait bien deviné.
(*Haut*).
Je puis donc eſpérer (mon bonheur eſt extrême)
D'être enfin à celui que j'eſtime & que j'aime.

M. DE FLORVILLE.

J'étais aimé ? qu'entends-je ? & c'eſt l'autre Etranger
Qui me rappelle ici ? J'étais loin de ſonger...

Mademoiſelle D'ORFEUIL.

Eh ! c'eſt lui-même auſſi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.

Son ſort, en ce moment, empoiſonne ma joie.
Du déſeſpoir je paſſe au comble du bonheur ;
Et mon ami perd tout, en perdant ſon erreur.

Et ce bien-là n'eſt pas un bien imaginaire ;
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimère.
C'en eſt fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous diſe un bon deſſein que j'ai.
Aſſez d'autres, ſans moi, ſerviront bien le Prince ;
Moi, je vivrai tranquille au fond d'une Province...
Serait-il une terre à vendre en ce canton ?

M. D'ORFEUIL.

Juſtement : j'en ſais une aſſez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon.
Je l'achète. J'y prends une femme eſtimable,
D'une vertu ſolide & d'un eſprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en eſt.
J'aurai beaucoup d'enfans ; le grand nombre m'en plaît.
Le Ciel bénit toujours les nombreuſes familles.
Ma femme, c'eſt tout ſimple, élèvera les filles :
Mais les garçons n'auront de Précepteur que moi ;
C'eſt le plus doux plaiſir, c'eſt la première loi :
Je ſaurai démêler leur goût, leur caractère.
L'un ſera dans la Robe, & l'autre Militaire.
Ils me feront honneur. Que je ſuis fortuné !
(*A M. d'Orfeuil*).
Mon voiſin, vous ſerez parrain de mon aîné.
Je n'irai pas bien loin lui chercher une femme :
Il pourrait épouſer la fille de Madame.
(*Il montre Mlle. d'Orfeuil*). (*A M. d'Orfeuil*).
Trop heureux ! Tous alors, nous ſerons vos enfans.
Vous ſourirez, mon père, à nos ſoins careſſans.

A cent ans, vous direz : » Je n'avois qu'une fille ;
» Et tout ce qui m'entoure, eſt pourtant ma famille «.
Voilà ce qui s'appelle un projet bien ſenſé.

VICTOR.

Mon Maître, finiſſant comme il a commencé,
Tout en parlant raiſon, bat encor la campagne,
Ne veut plus faire & fait des Châteaux en Eſpagne.

Fin du cinquième & dernier Acte.

De l'Imprimerie de MOUTARD, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni. 1790.